

Parler de l'Algérie

Jean Guiloineau

Parler de l'Algérie était une nécessité il y a quelques années. Aujourd'hui, cela est devenu une urgence et pour au moins deux raisons.

Tout d'abord, comment assister sans rien dire, sans rien faire, c'est-à-dire sans rien penser, au spectacle d'un pays historiquement si proche qui semble engagé dans un processus d'implosion. Un pays dans lequel il semble que le pouvoir et l'opposition principale, en tout cas l'opposition la plus bruyante, semblent s'être donné le mot pour détruire toute vie normale. Par vie normale, j'entends la vie minimum, ce qui nous semble aller de soi : marcher dans la rue, parler, lire, écrire, étudier, aimer, rire, s'amuser. Pleurer aussi, pourquoi pas. Mais pleurer et se taire sont devenus les dernières possibilités, même si, comme l'a dit un journaliste algérien, il ne faut jamais se taire. Si l'on parle on meurt. Si l'on se tait on meurt. Alors parlons et mourons. Ce journaliste est mort. Et c'est parce que cette alternative n'est pas supportable qu'il y a urgence à parler de l'Algérie.

Bien sûr, pour un Français de ma génération, l'Algérie n'est pas un pays parmi d'autres. J'ai été étudiant de 1958 à 1964, à Paris, à la Sorbonne. La première manifestation à laquelle j'ai participé dans ma vie avait lieu de Denfert-Rochereau à Alésia. Je crois que c'était en 1959. Les slogans étaient : « Ferhat Abbas à Paris » et « Paix en Algérie ». La police nous attendait à Alésia que nous n'avons pas atteint. Quel symbole !

Paix en Algérie. Aujourd'hui, la guerre n'est plus coloniale mais civile. Le slogan reste le même. Il est vraiment urgent de parler de l'Algérie.

La seconde raison qui rend cette urgence encore plus grande tient à la situation en France. Ces derniers mois, la coïncidence révélatrice de

certains phénomènes ayant tous les mêmes racines a créé ce qu'on a appelé un « sursaut citoyen ». Ces phénomènes ce sont les discours de plus en plus impudents et provocateurs d'une extrême droite raciste et de nature fasciste, et l'élection d'un maire Front National à Vitrolles.

Le discours raciste de ce parti, qui renverse l'ordre logique des causes et des effets, désigne les étrangers comme la cause du mal (chômage, misère, bouleversements sociaux et culturels ...) alors que dans bien des cas ils en sont les premières victimes, et cela sans que le Parlement ait besoin de voter des lois discriminatoires contre eux. Mais nous le savons bien, quand le Front National parle d'étrangers, il parle d'immigrés, c'est-à-dire de Maghrébins, donc d'Algériens, de clandestins, de coupables.

Oui, je pense que la situation aujourd'hui en Algérie et en France rend encore plus urgent de parler de l'Algérie. Si nous, qui sommes conscients de tout cela, quelles que soient nos analyses, nous ne le faisons pas, le fossé que certains, de chaque côté de la Méditerranée, veulent creuser et élargir entre Français et Algériens, ce fossé se creusera et s'élargira inéluctablement, et nous y perdrons tous.

C'est pour cela que je voudrais remercier d'abord Pierre Grou d'avoir inclus dans nos rencontres méditerranéennes, une journée consacrée aux écritures algériennes, à la fois pour l'Algérie et pour la littérature. Quoi qu'il arrive, la voix des écrivains reste le témoignage privilégié entre tous. Mais je m'empresse d'ajouter aussitôt que je me réjouis de voir que cette journée reste bien intégrée dans le cadre méditerranéen, grâce à la présence d'amis venus d'autres pays comme la Tunisie, le Maroc et la Grèce.

Jean Guiloineau est écrivain et traducteur (notamment d'André Brink, de Bretten Breytenbach et de Toni Morrison). Spécialiste de l'Afrique du Sud, il a publié « Nelson Mandela » aux éditions Payot.